

— Il est pourtant sûr que l'on ne fut pas sa part à l'horreur ; celui qui, au milieu, qui se contente d'un peu de la mesure la plus sévère, finit toujours par paraître frivole, comme le Voltaire des tragédies, par exemple, est frivole au face de Racine. C'est là, il faut le craindre, la faiblesse de Cécile Sorel. Mais en revanche, si le désastre de la catastrophe a été imposé au héros à l'écrivain, s'il est à ce point naturel et authentique qu'un romancier, même un peu précédent à le choisir, a dû le traiter et le conduire jusqu'au bout, cette contrainte a la valeur d'un signe et doit être retenue comme une révélation — non seulement sur les conditions littéraires, mais sur le sens du monde. De la même manière que Le Père Sirey d'Alexandre Villedieu dont nous avons parlé jadis, le héros de Magnan romancier français et la hantise dans le genre ; et pourtant l'un et l'autre se rebâtit à expliquer leur

—

—

1944

Le Mystère de la critique¹

Rien de bien mystérieux, semble-t-il, dans la critique. Ou du moins son mystère paraît très éloigné de l'énigme qu'on trouve, par exemple, dans la poésie. À la rigueur, si on voulait lui reconnaître une certaine étrangeté, ce serait d'être si complète ignorance de ce qu'elle est, de ce qu'elle veut, de ce qu'elle réussit à faire, alors qu'elle procède de tout ce qui devrait rendre clair l'esprit à lui-même. Qu'il y ait dix manières d'entendre la critique, et plus de cent de la pratiquer, on le sait si on a perdu l'envie de s'en étonner. Dans son *Itinéraire français* (Éditions du Pavois), Ramon Fernandez qui voit dans Sainte-Beuve le modèle du critique, voudrait lui demander son secret et il trouve des définitions de ce genre : « *Un critique de l'envergure de Sainte-Beuve... est doué d'une disposition à traduire l'ordre vital en ordre intellectuel, par l'intermédiaire du goût et de la jouissance qu'il procure.* » Admettons-le. Ce qui est alors singulier, si la critique est bien cette aptitude à reconnaître la création vivante pour la transposer dans un ordre d'idées et d'images qui la rende saisissable, c'est l'aveuglement de Sainte-Beuve devant la création en mouvement, celle qui se fait et qui justement a besoin d'être reconnue, création vivante par

1. 6 janvier 1944.

excellence, celle des contemporains : que Sainte-Beuve n'ait reconnu ni Baudelaire ni Balzac ni Stendhal — pour ne parler que des romantiques —, il y a là une bizarrerie qu'on peut expliquer commodément par le goût de l'injustice ou les mésaventures sentimentales, mais qui se rapporte peut-être aussi à un autre mystère mieux gardé. « Si Sainte-Beuve, dit Fernandez, fut un grand critique, malgré ses rancœurs, et pour ainsi dire malgré lui, c'est assurément qu'il détenait le secret de la critique. » Peut-être ce jugement demanderait-il à être complété ainsi : si Sainte-Beuve, grand critique, a à ce point manqué la tâche essentielle du critique qui est de ne pas appeler Baudelaire « anormal » et *La Chartreuse* « l'ouvrage d'un homme d'esprit qui se fatigue à combiner des paradoxes », c'est que la critique a un secret plus secret qu'on ne voudrait le croire.

Jusqu'à Jean Paulhan, on ne s'en est guère aperçu. Mais des *Fleurs de Tarbes* à l'essai (paru récemment dans *Confluences*) sur Fénéon, on apprend à cerner et, en vérité, à comprendre un mystère qui met la critique plus hors de notre portée que la poésie ou le roman. D'abord, il n'est pas sûr que la critique existe. Même le XIX^e, qui s'est appelé le siècle critique, même le XX^e où les plus grands écrivains ont fait de leur art une réflexion critique sur l'art, n'a pas connu, avec certitude, l'homme qui représenterait la critique, comme Mallarmé ou Rimbaud représente la poésie. Pourquoi ? On a envie de penser qu'on n'en peut rien savoir. Est-ce parce que les esprits qui s'emparent des œuvres pour les juger, sont trop divers ? Ou étrangers les uns aux autres ? Ou trop assurés dans leur incertitude, ou trop peu rigoureux dans leur fermeté ? Est-ce parce qu'ils finissent par se tromper ? Ce point-là ne manque pas d'évidence et il rend assez ingrate la condition du critique : d'un poète on ne peut jamais dire (ni prouver) qu'il se trompe ; mais un Sainte-Beuve se trompe ; il relève de la catégorie de l'erreur ; il apporte lui-même les preuves qui font douter s'il est bien ce qu'il veut être. En cent ans, Jean Paulhan n'a découvert qu'un homme capable de préférer à tous Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont, Charles Cros, et de distinguer avant tous Gide, Proust, Valéry, Claudel. Et encore, ce

critique si rare, même unique, ce Félix Fénéon dédaigne-t-il presque d'être écrivain, comme si la véritable nature du critique l'obligeait à se faire invisible, à se dérober, à n'être pas.

On est assez porté à voir dans la littérature une sorte de sacrifice. « On sacrifie les biens dont on abuse. » Par exemple, on immole l'agneau pour pallier l'usage abusif — soit mercantile soit alimentaire — qu'on fait de tout le troupeau ; on voue à une destruction limitée, mais que l'acte rituel élève au plus haut prix, la réalité dont on veut jouir d'une manière illimitée. La littérature et plus précisément la poésie apparaît comme le sacrifice du langage : elle est ou se donne l'intention d'être immolation, destruction du discours ; elle veut ruiner les mots qui servent à l'usage pratique et les rendre inutilisables. Dans la littérature, c'est le langage qui est victime, et l'espoir de l'écrivain, comme la croyance du sacrificateur, est qu'au moment où elle sera détruite, la chose sacrifiée — parole ou animal — puisse devenir le sacré ; ce qui disparaît prend une valeur extrême, brise les particularités qui la définissent, figure la souveraineté absolue. De là peut-être, l'ambiguïté d'attitude dont on s'étonne chez les écrivains. Ils mènent la vie dure aux mots qu'ils vouent à la destruction, et pourtant, par cet holocauste, ils pensent restituer aux mots une valeur inestimable ; ils ne semblent avoir qu'un dessein : anéantir le langage et ils ne paraissent viser qu'un résultat : rendre au langage sa vraie nature, lui donner l'existence. Sur le bûcher du sacrifice, la substitution du bélier à Isaac ne signifie pas seulement le droit de vivre rendu à l'homme qui a risqué ou offert sa vie, mais aussi, préfiguration de l'agneau qui sera Dieu, elle annonce que l'acte du sacrifice a transformé la victime et, à la place de l'individu banal, a fait naître le sacré.

Qu'est-ce qu'un critique ? Un poète, mais qui s'approche de la poésie par le non-être, en ce sens qu'il ne veut pas être poète, un romancier qui participe au secret de la création romanesque et qui pourtant dit non au roman. Serait-il donc le spécialiste qui refuse d'être spécialiste en un genre, celui qui du théâtre à l'essai connaît, juge et est toutes choses ? On l'a dit et c'est en cela qu'on s'est probablement trompé. Car le

véritable critique, qui est déjà poète sans être poète, romancier sans faire de roman, a encore l'ambition de n'être pas ce spécialiste de la non-spécialité qu'est le critique. À l'intérieur de la poésie et toutefois au dehors, il veut aussi rester à l'extérieur de la critique et, si c'est possible, l'exercer par le silence ou de telle sorte qu'écrivant on remarque surtout qu'il n'écrit pas. Admettons que l'ambition soit désespérée. Il n'est pas interdit de la juger pleine de sens. Si l'écrivain, inquiet des dangers de l'écriture, est le sacrificateur qui proteste contre les abus de mots du langage pratique en vouant les mots à une destruction qui est une révélation, si le poète n'a de cesse qu'il ne se soit dénoncé comme poète, s'il se tient d'abord pour suspect, n'ayant qu'angoisse et crainte devant l'assurance que lui donne l'usage facile et brillant des paroles, il serait assez surprenant que seul le critique pût être littéraire en toute tranquillité et comprendre, parcourir toute l'étendue des lettres sans la honte de ce qu'il fait et le constant désir d'une petite mise à mort. On voit bien quel mépris s'attire la critique qui n'est pas contestation d'elle-même, mais exerce tranquille d'un pouvoir outreucidant et vain. Autrefois, pendant les fêtes populaires, il arrivait qu'on sacrifiât en effigie les rois ou les chefs pour racheter, par un sacrifice au moins idéal (quelquefois sanglant), l'abus que représente toute la souveraineté. Le critique habituel est un souverain qui échappe à l'immolation, prétend exercer l'autorité sans l'expier et se veut maître d'un royaume dont il dispose sans risque. Aussi n'y a-t-il guère de souverain plus misérable et, pour n'avoir pas refusé d'être quelque chose, plus près de n'être rien.

Mieux accompli de rendre une fraction de ce que l'Occident a hérité de l'Inde, c'est ce que nous voyons dans le *Héritage des Indes*, aux éditions Denoël où par un glorieux hasard ou simplement car il a voulu retrouver, au travers des traditions purement hindoues, pendant plus d'une année, cette robe qu'il avait lui-même tissée, le livre tenu, le bras levé à la main, il y parcourt les chemins les plus mystérieux de l'Inde, montant le pic d'un ascète, exposé à la pluie et au froid, s'interdisant auprès des temples et écoutant les paroles des prêtres et des sages. Son récit a une valeur littéraire qui n'est nullement en retard sur la lecture très précieuse. Il est écrit dans une langue soignée, pleine d'un rythme à la fois solennel et simple et telle quelle fait plaisir à lire sans aucun effort d'attention, sans aucune vue de la prose classique. Mais ce qui est remarquable, c'est l'absence d'ambition (parfaitement comprise et comprise) et c'est de demander à la littérature un moyen de dire sans artifice et sans une relative indépendance et de faire un peu de rénovation que beaucoup d'écrivains cherchent vainement à la limite, dans les problèmes de la littérature.

Le *Héritage des Indes* est de ceux qui peuvent servir aux valeurs religieuses et politiques de l'Occident le regard de l'Inde. Il est chrétien et il a été écrit à Wardha chez Gandhi, c'est pour apprendre à devenir meilleur chrétien. De même, l'exercice de la yoga et du védisme, comme un brahmane, dans l'ouvrage de Swami Ananda, connaît son sens et son intérêt, c'est avec la volonté de ne pas s'égarer dans le mystère, le yoga, le védisme, ce qui lui semblait une attitude à avoir au regard de la culture occidentale, mais ce qui n'est pas un problème de culture. Le *Héritage des Indes* est un livre qui nous ramène à la source de la civilisation hindoue, parce que celle-ci lui paraissait valoir un système de valeurs et de traditions inégalables. Frappé des dangers du matérialisme, il a le sentiment que la civilisation occidentale était menacée de ruine et il s'est adressé à l'homme de l'enseignement, se rapportant surtout aux problèmes que nous n'avons pas pu résoudre, celui de la misère, de la richesse, de la violence, au Mahatma Gandhi.